



## ALLAIN LUCAS

TUÉ LE 2 JUILLET 1917, AU CHEMIN DES DAMES

*Concierge à l'École normale supérieure de Saint-Cloud.*

Allain-François Lucas, né le 24 avril 1872, était fils de cultivateurs de Pleumeur-Gautier (Côtes-du-Nord), dont il était le dixième et dernier enfant. Une si belle fécondité semblait devoir assurer l'avenir de la famille, mais le sort paraît s'être acharné sur ces braves gens. Les deuils se sont succédé de telle sorte qu'un seul enfant est aujourd'hui vivant, le facteur de Plouezec.

Quand Allain eut quitté l'école de Pleumeur, il resta quelques années avec ses parents et cultiva les champs. Mais quand il eut dix-sept ans, ce Breton bretonnant quitta la terre natale pour obéir à l'attrait tout-puissant de la mer. Il embarqua comme mousse en 1889 sur le *Dom Pedro* des Chargeurs-Réunis. Il partit pour La Plata et visita ensuite le Brésil et la côte occidentale d'Afrique. Le temps étant venu du service militaire, il monta en 1892 comme matelot de pont sur le *Friedland*, puis sur le *Redoutable* et le *Cassini*, devint fusilier breveté, instructeur et matelot de 1<sup>re</sup> classe.

C'est ainsi qu'il parcourut la plupart des routes maritimes du globe, et la mer récompensa son amoureux en lui donnant en spectacle les côtes des cinq parties du monde.

Le hasard fit de ce matelot au long cours le plus sédentaire des hommes. Peu de temps après son retour du service militaire, en 1896, il entra à Saint-Cloud comme garçon d'abord, puis, après son mariage avec une jeune fille de son pays, comme concierge. Il devait rester à son poste près de vingt ans. Nos camarades n'oublieront pas ce Breton de petite taille, robuste, large d'épaules, et dont les yeux étaient d'un bleu pâle et profond. Le matelot se retrouvait dans la souplesse de l'allure et la sûreté du geste. Il était sobre, d'une loyauté parfaite et d'un dévouement à toute épreuve. Dès le temps de son service sur mer, ses chefs avaient pris soin de signaler la qualité exceptionnelle de son caractère. Sur son certificat d'embarquement, le capitaine du *Ville de Maceïo* avait ajouté « bon travailleur, actif et dévoué ». « Excellent sujet » notait en 1895 le commandant du *Cassini*.

A Saint-Cloud, il servit avec cette déférence discrète et digne qui inspirait dès l'abord tant de confiance. Il accomplissait sa fonction comme on exécute une manœuvre sur le pont, avec précision, rapidité et en silence. Jamais un mot brutal, un juron, un éclat de voix ne sortaient de sa bouche. Il était très pieux et pratiquait ses devoirs religieux avec exactitude quoique avec discrétion. Il semblait impassible, mais parfois une intonation, la façon dont il regardait aller et venir ses deux fillettes, faisaient comprendre que cet homme était très bon.

Quand la guerre éclata, Allain avait quarante-deux ans et personne ne pensait qu'il dût un jour aller au feu. Parti le 2 août 1914 au 73<sup>e</sup> territorial, il resta d'abord à Guingamp et à Lannion. Mais après l'effroyable saignée de Verdun il fallut rassembler en hâte les dernières forces du pays et les territoriaux de tout âge furent poussés vers la bataille. On sait quelle solidité inattendue la ténacité de ces braves gens apporta aux compagnies. Allain ne laissa paraître au-

cune émotion et nota simplement sur son carnet : « Arrivé au front (Picardie) le mercredi au soir 12 juillet 1916. En tranchée pour la première fois le mercredi matin 19 juillet. » Jusqu'au mois de décembre, il resta dans la forêt de Dreslincourt, face aux Allemands qui occupaient le bois de Morval. Allain ne se plaignait jamais et parlait de ses misères avec un sourire. Il écrivait le 24 octobre 1916 à M. Reversé :

« Je crois que nous sommes encore loin de la fin. Voici l'hiver qui approche et on n'avancera guère. Les jours sont déjà courts et les pluies commencent. Donc, ce sera encore la même devise : attendre avec patience. La vie n'a pourtant rien de bien agréable dans les tranchées. Mais puisque c'est pour une paix victorieuse et pour affranchir la France du joug du militarisme prussien, abattre le Boche jusqu'à ce qu'il demande pardon à genoux, avec résignation nous irons jusqu'au bout ! Ah ! Monsieur l'Économe ! J'aurais aimé mieux chauffer vos calorifères cet hiver que de faire la faction dans les tranchées, j'aurais trouvé une sensible différence ! » « Le cher homme, nous écrivait sa veuve, ne nous racontait pas ses peines ni les endroits dangereux où il était. Il était toujours inquiet de notre santé, toujours plus gêné pour nous que pour lui. » Au retour de sa première permission il rejoignit sa compagnie à Royal-Lieu. A ce moment, on ne maintenait en ligne que les territoriaux les moins âgés pour employer les plus vieilles classes aux travaux du front. Ce furent les « pépères » à barbe grise que l'on croisait à tous les carrefours de la cité maudite, englués d'argile, portant les rondins, portant les grenades, réparant les boyaux et les routes. Ils traînaient leur fatigue à travers les menaces sournoises du ciel et de la terre, sans espoir d'améliorer leur sort, trop âgés pour songer même à gagner un galon, rîvés à leur misère. Les soldats les enveloppaient d'une affection filiale et familière, et s'ils furent les héros les plus humbles de la grande guerre, ils en furent peut-être les plus émouvants. Avec eux Allain travailla dans toutes les boues picardes. Dans les péripéties de la bataille de la Somme, il avait son

rôle obscur et nécessaire, et des notes brèves venaient s'inscrire sur son carnet : « Ribécourt, 17 mars, Recul des Boches. Pris possession de Pimprez, travaillé à Nampcel. »

Mais l'été approchait et l'offensive du Chemin des Dames se préparait. On alla chercher les vieux territoriaux de la Somme pour effectuer les travaux nécessaires. Allain allait encore avoir sa part, mais cette fois sa part de gloire dans la bataille. « Quitté Beauvais, écrit-il sur son carnet, vendredi 22 juin, couché à Croix-Molignaux et à Nesles ; passé Noyon, Soissons, arrivé à Chassemy le dimanche 24 juin ; logé dans une carrière (Champagne), quitté la nuit du 25 au 26 ; arrivé même nuit à Vailly (Aisne). Travaillé dans les boyaux de première ligne ; très dangereux. »

Le carnet s'arrête là et Allain cessa d'écrire aux siens. A mesure que les jours passaient, sa femme et ses filles sentaient grandir en elles une angoisse mortelle. Le 23 juillet enfin, une lettre du capitaine de Valous, datée du 14, vint annoncer le malheur pressenti : « Allain Lucas a été blessé par un obus dans la nuit du 30 juin au 1<sup>er</sup> juillet ; j'étais à côté de lui, et l'ai fait porter immédiatement au poste de secours où il fut pansé. Évacué deux heures après en automobile sur un hôpital, il était dans un état qui laissait peu d'espoir de le sauver ; il ne paraissait pas souffrir. Depuis j'ai reçu la nouvelle de son décès. J'avais pour Allain une profonde estime et j'ai eu un profond chagrin de la perte de ce vieux compagnon de bataille ; tous ses camarades le considéraient comme un véritable ami, toujours bon, toujours courageux. Aussi vous comprenez combien je prends part à votre horrible douleur. Je prie Dieu, qui a sûrement déjà récompensé ce brave soldat, de vous donner le courage et la résignation... »

Au plateau de Craonne Allain avait eu la cuisse emportée, et, après deux jours d'agonie, était mort à l'ambulance 1.70, le 2 juillet 1917. Il avait quarante-cinq ans. Son corps repose au cimetière de Vauxtin (Aisne).

G. G.

---